

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Voici : une plaisanterie imaginée par moi dans un moment de gaité, qui ne blesse personne, et sur laquelle il ne nous a pas convenu de revenir : ma nièce n'est pas veuve.

— Comment M. de Ligny vit encore ?

— Du tout, ma nièce est demoiselle.

L'amant avoua dès lors qu'il se trouvait encore plus heureux qu'il ne l'avait espéré, et la vieille fille devint tout de bon une jeune femme.

Ainsi finit cette petite histoire, Monsieur le rédacteur ; faites-en ce qu'il vous semblera bon et veuillez agréer l'assurance de toute la considération de votre abonnée

M. F.

Ce que c'est que cinq milliards en or monnayé.

Un industriel parisien exhibait, il y a quelques années, à Bruxelles, dans le local de l'ancienne Bourse, le *fac simile*, en bois ou en carton doré, du bloc d'or que forment *cinq milliards* en pièces de 20 fr.

Cinq milliards en pièces de 20 francs représentent un bloc d'or de dix mètres de largeur, quatre mètres d'épaisseur, et de trois mètres soixante-quinze centimètres de hauteur, produisant un cube de cent cinquante mètres.

Ce cube contient 100,000 rouleaux de 50,000 fr. chacun. Chaque rouleau est formé de 2,500 pièces de 20 francs, et le tout se compose de 250,000,000 (*deux cent cinquante millions*) de pièces!!!

Le poids de *cinq milliards* en or monnayé est de 1,612,903 kilogrammes. Il faudrait 8000 chevaux pour les trainer.

Les pièces placées les unes à côté des autres couvriraient 100,000 mètres carrés. Placées à plat, les unes à la suite des autres, elles donneraient 5248 kilomètres (1312 lieues).

Si l'indemnité, payée par la France à la Prusse, avait été payée en billets de banque de 1000 francs, la surface qu'ils occuperaient serait de 143,750 mètres carrés, ou 14 hectares 37 ares 50 centiares.

En billets de 100 francs, 990,000 mètres carrés, ou 99 hectares.

En supposant qu'une personne puisse compter 4000 pièces en une heure, il faudrait, pour préparer cette indemnité en pièces de 20 francs, 14 ans et 5 mois; en pièces de 5 francs, 58 ans; en pièces d'un franc, 280 ans, et cela en travaillant 12 heures par jour et 360 jours par an.

On peut s'étonner de ce chiffre de *cinq milliards* quand on vient à penser que, depuis la création du monde, c'est-à-dire 4000 ans avant la naissance de Jésus-Christ, le genre humain n'a encore dépensé que 3,086,848,800 minutes.

Les dépenses dont la guerre a été la cause directe ou indirecte s'élèvent à . Fr. 3,739,318,000

L'indemnité » 5,000,000,000

Total. . Fr. 8,739,318,000

La population du globe terrestre étant comptée à 1,228,000,000 d'habitants, si on distribuait cette

somme au monde entier, chaque habitant recevrait un peu plus de 8 francs.

Monsieur le rédacteur,

Sollicitée d'aller au théâtre par mes enfants, qui m'entourent de leur amitié et font tout ce qui leur est possible pour distraire ma vieillesse, j'ai cédé à leur désir malgré mes quatre-vingt-deux ans. Moi qui ne sort presque jamais de mon appartement, je vous avoue que je me suis cru transportée dans un monde nouveau. Jamais je n'aurais supposé qu'il y eût dans mon pauvre Lausanne, une pareille extravagance de toilettes, mais je pus d'autant mieux m'en convaincre que la lorgnette de ma fille m'était un auxiliaire puissant. Ici c'était un monceau de cheveux s'élevant en torsade, à la façon d'une énorme pièce de pâtisserie; là une tête échelonnée comme une quenouillée de chanvre; plus loin d'autres coiffures non moins affreuses rappelant celles du barbet ou du griffon. D'autres fois ce sont de longs cheveux sans peigne, sans tresses, sans aucun frein, qui retombent en saule pleureur sur de maigres épaules. Et ce dont j'ai été particulièrement frappée, c'est que ce sont généralement les figures les plus disgraciées par la nature qui s'attifent à ce point, empruntant ainsi des cheveux étrangers, vendus fort chers, et recueillis on ne sait où.

Est-ce un progrès? je ne le sais. Voici ce qui se passait autrefois.

Dans mon enfance, les dames de la classe bourgeoise ne se faisaient coiffer que tous les huit jours. A cette époque, tous les états, tous les rangs étaient distincts par les habitudes comme par le costume, et, en entrant dans une maison, on n'aurait point été exposé comme aujourd'hui à prendre la femme de chambre pour la maîtresse; aussi, grâce à cette modération dans le luxe, les mœurs étaient généralement plus pures; les femmes, moins coquettes, amenaient moins de désordre dans la société; la dépense d'une maison était, dans toutes ses branches, beaucoup moins forte, et je serais tenté de croire que tout en allait un peu mieux.

On se faisait donc coiffer pour huit jours. Le chignon garni de poudre et de pommade était attaché bien serré avec des épingles; le toupet frisé, crépé, était soutenu par un coussin rempli de crin, appelé toque, et sur cette toque s'attachaient les boucles qui accompagnaient le toupet. Toutes ces attaches tiraient la tête que c'était merveille; sans compter que les jours de papillottes on était assuré d'une belle et bonne migraine. Cette opération durait à peu près deux heures.

Que l'on juge de l'odeur d'une tête qui sortait ainsi empâtée pendant huit jours, lorsque, pour la refaire, on détruisait cet échaffaudage!... La poudre et la pommade imprégnées de la transpiration; c'était à n'y pas tenir!...

Plus tard, la frisure devint plus légère, plus élégante, plus volumineuse, mais il fallait aussi la refaire chaque jour, et, pour éviter les papillottes, on

se roulait les cheveux au compas chaque soir ; il était d'usage alors qu'une jeune personne sût se coiffer elle-même, et on n'avait recours au coiffeur que pour tailler les cheveux, et dans les grandes occasions.
(Une de vos lectrices.)

Onna mise dè bou.

(Suite.)

Adon, du cé momeint, tot allà à mervelhie :
Lo Gréffié, établi à fin bet de n'a belhie,
Fasâi signi lè dzeins dèssus son mis-ein-prix,
Mâ l'avâi bin dâo mau à lè fèrè signi.
Lè z'hommo dè sang frâi mettient totè lè lettrè ;
Clliâo qu'aviont trào pompâ, ne lè poivont pas mettrè
Et po marquâ l'âo nom, dèvant d'écrire on mot,
Fasont su lo papâi on pecheint cacabot.
Lo midzo amenâ n'a fan dè la metsance,
Mâ nion n'avâi âobliâ d'apportâ sa pedance.
Tomma, pan et sâocece, jambon et sâoceçon
Tot cein fut devourâ âotor dâo bossaton.
On part de clliâo lulu aviont drolâ dè mena ;
On iadzo repéssus, l'ein allumiront iena.
On bèveçai adé, et lo vin à Thibeaud
Lè z'avâi ti gâgni, tantqu'âi municipaux.
Ye fasont on boucan tot coumeint à n'a faire
Quand sont treinta souldons dein onna tsambre à bâire.
— « Baille-vâi dâo tabâ, desâi lo grenadié ! »
— « Pâo-tou fèrè dâo fû, demandâvè lo dié ? »
» Yé perdu mon brequiet dein cé gros moué dè terra,
» Et yé âobliâ tsi nò mon tserpi et ma pierra. »
— « Dis-don, municipau ! vaissa z'ein onco ion,
» La coumouna pâo bin, kâ le farâ dâo bon. »
Et tandiqu'on farceu racontâvè n'histoire
Et que lè valottets tsantâvont : honneur, gloire !
Lo conseillié, chetâ su on moué dè fourrons
Esplichâvè porquieut on fâ dâi rêvejons.
Et coumeint l'étiout ti pou âo prâo ein godietta,
On arâi bin frèrnâ qu'on étâi à la chetta.

Après avâi prâo bu, prâo bragâ, prâo medzi,
Noutrè lulu font su ! sein bosti dè tourdzi ;
L'eurent du cé momeint onna tôla babelhie
Qu'on lè z'arâi cru fous, tant l'aviont la dèguelhie.
La misa reimodâ po tota la vèprâo
Et finit lo tantoû, just'avoué lo selâo.
Adon faille modâ dâo coté dâo veladzo ;
Po la fenna, ma fâi, n'étâi pas mau damadzo.
Lo pourre bossaton avâi dza gorgossi
Et la dâova d'avau coumeincive à chetsi,
Quand on fiaisâi dèssus, vo fasâi dâi zounâfès
Que desont : Bosti don, totè voutrè bramâfès
« M'ont vouedi à tsavon ! Ora ye su vouaisu ;
» Et quand l'est bon, l'est prâo. N'ein ai-vo pas prâo z'u ?
» Allâ-vo z'ein tsi vo retrovâ voutrè fennès,
» Mâ per ti clliâo cheindâ, tsouï-vo bin lè boennès,
» Sein quiet vo porriâ bin reincontrâ on bosson
» Et âo fond d'on terreau vo trovâ à botson !... »
L'est bin cein qu'arrevâ, et permi lè brousaillès
On part dè clliâo lulu, cutsi su dâi renailès
Dzemottiront gaillâ po sè poâi relèvâ
Et après prâo effoo, sè puront reinmodâ.
Enfin tant bin qu'è mau, lè vouaisé âo veladzo
Voninnâ coumeint d'âi pouai. Mâ l'est bon por on iadzo :
Le fennès, lè veyaint sè cotâ âi mouret
Et ne pas pî poâi dere : Atsivo, ni papet,

Lâo firon lo trafi : « Eh ! bourtiâ, souldons, gogne ! »

» Dè iò don sailli-vo ? vo no fèdè vergogne ! »

Mâ sein pipâ lo mot, sein derè bouna-né,
Tsacon ein trabetseint, tirè dè son côté
Et lè z'on dein lo lhi, lè z'autro su la paille
S'étaisont po roncelliâ et fini la ripaille.

Bin bâirè, bin fifâ, sein dépeinsâ on sou,
Vouaïque lo bon coté de n'a misa dè bou.

C. C. D.

Un dragon et un mousquetaire discutaient militaire lundi soir dans un café du quartier St-Laurent.

— La cavalerie et l'artillerie, disait le dragon, sont les seules troupes qui puissent maintenant décider la victoire dans une bataille. Quant à vous, pauvres pioupieux, vous ne pouvez pas grand chose.

— Eh ! blageur, répond le fusilier : je me fais fort, avec le dernier peloton de notre compagnie, de mettre hors de combat, en moins d'une heure, un escadron de cavalerie, bêtes et chevaux.

La scène suivante s'est passée entre M^{me} de la Virgule et M. du Tréma.

— Monsieur, dit la noble dame, avant de me décider à vous épouser, j'ai voulu prendre des renseignements sur votre conduite. J'ai appris alors que vous entrenez des relations avec M^{lle} Cédille. J'en suis indignée. Veuillez donc, Monsieur, renoncer au *trait d'union* qui devait me faire entrer dans votre parenthèse.

Monsieur Tréma, piqué au vif par ces paroles prononcées avec un *accent aigu*, lui dit d'un *accent grave* : — Madame, je... — Assez, Monsieur, *Point d'exclamation...* car je ne subirai *point d'interrogation...*

Notre amoureux, sous le coup d'une telle apostrophe, courba la tête en manière d'*accent circonflexe*, et, blême de colère, sortit en serrant les deux poings.

Rapport d'un maire à son préfet.

J'ai le plaisir de vous faire participer au deuil de toute la commune de P..., dont vous m'avez nommé maire par esprit de pure justice réciproque. Un enfant de la susdite commune, nommé Cadet Colladon, pauvre fou privé de raison et de discernement, trompant la surveillance de la haute police dont je l'avais investi, s'avança avec une imprudence que je ne puis qualifier sur le rail du train qui passait à grande vitesse exprès. Renversé très brusquement par la locomotive, nous nous sommes rendu, vêtu de mon écharpe, sur les lieux du sinistre, et nous avons constaté que la tête était séparée du tronc et que la mort avait dû être facile et probablement instantanée. La conduite insensée de ce suicidé est d'autant plus inexplicable que, déjà l'année dernière, un pareil accident lui était arrivé.

Agrérez, etc.

X., *maire de P...*